

on a pris au Trésor 83 millions. Mais ce ne sont là que les dépenses « extraordinaires ». Il faut y ajouter les réparations, le matériel, les approvisionnements que l'on a pris dans les arsenaux et qu'il faudra remplacer. Rien que pour les réparations à l'escadre qui bombardera Casablanca, on compte au moins 100 millions. La petite expédition du général Toutée sur la Moulouya en a coûté 10 ; mettons une vingtaine d'autres pour la colonne Moinier, cela fait, à ce jour, quelque 200 millions. Et n'oubliez pas que la campagne ne fait que commencer : avant qu'elle ne soit finie, nous aurons dépensé le double.

— Et qui paiera tout cela ? demandai-je ?

— Les contribuables, évidemment.

Cette fois, je m'indignai.

— Comment ! m'écriai-je, vous reconnaissez que la conquête marocaine ne profitera qu'à des banquiers parisiens, des colons espagnols, des métallurgistes allemands ou belges, et vous n'hésitez pas à prélever 200, 400 millions sur les maigres salaires des ouvriers de France pour enrichir une petite bande de capitalistes internationaux ! Vous lésinez sur les retraites des travailleurs, vous ne trouvez pas 50 millions pour leur assurer du pain avant 65 ans, et vous leur prenez quatre fois plus pour donner des mines à Krupp et des emprunts à la Banque de Paris et des Pays-Bas ! Mais c'est scandaleux !

— Que voulez-vous que j'y fasse ? déclara Jean Requin froidement.

— Ce que je veux qu'on y fasse ! ripostai-je. Mais si vous tenez absolument à conquérir et exploiter le Maroc, que ne le faites-vous à vos frais ? Pourquoi ne priez-vous pas ces industriels, ces commerçants et ces banquiers de fournir eux-mêmes les capitaux de leur entreprise ? Que ne forment-ils une société financière au capital de 200 ou 500 millions qui prenne à sa charge toutes les dépenses de la conquête ? Puisque ce sont eux qui encaissent les profits, n'est-il pas juste qu'ils en supportent toutes les charges ? Si le Maroc est une aussi bonne affaire qu'ils le disent, ils rentreront sans peine dans leur argent !

Cette idée parut si étrange à Jean Requin qu'il éclata d'un rire fou dont les échos se prolongèrent longtemps sous la colonnade maintenant déserte.

— Ah ! vraiment, criait-il, elle est bien bonne ! Non, en vérité, ces « intellectuels » sont délicieux ! Mais, voyons, espèce d'idéologue, reprit-il quand il eut retrouvé un peu de souffle, jamais, entendez-vous bien, les bénéfices de l'exploitation ne seraient assez gros pour couvrir les frais de la conquête. Votre société ferait faillite inmanquablement. C'est insensé !

— Alors, la mise en valeur du Maroc est une entreprise dont les frais de premier établissement sont supportés par les contribuables et dont les dividendes iront aux seuls capitalistes ?

— Vous y êtes, sourit Jean Requin ; c'est la définition même des expéditions coloniales ! C'est précisément pour cela qu'elles sont classées parmi les œuvres « patriotiques » et de « civilisation ».

Cette fois, c'était mon tour de rire.

Mais mon financier avait pris un sérieux.

* *

— Il ne faut jamais, dit-il, blaguer les principes. Car sans eux aucune grande affaire nationale ne serait possible. Quand il s'agit d'une entreprise normale dont les profits doivent couvrir les dépenses, il ne vient à l'idée de personne de faire appel à l'Etat ou aux contribuables. Mais lorsque les frais sont trop élevés, on classe l'affaire dans la catégorie des œuvres « patriotiques » et des entreprises de « civilisation ». Ces grands mots couvrent tout ; ce sont eux, les moteurs éternels des grandes affaires dont le public ne doit point connaître les ressorts.

S'il raisonnait comme nous, par *doit* et *avoir*, aucune conquête, aucune guerre ne serait possible, car elles coûtent toujours au peuple, même vainqueur ; et elles profitent toujours

aux capitalistes, même vaincus. Les grands principes, au contraire, détachent l'esprit de la masse de ses intérêts immédiats réels et tangibles et lui permettent d'accepter des sacrifices sans compensation.

Puis, se penchant vers moi :

— Vous êtes un intellectuel, me dit-il, rappelez-vous les leçons de l'histoire. Autrefois, les rois et les papes prélevaient des millions sur leurs fidèles, au nom du salut des âmes, et conquéraient, au temps des croisades, de vastes domaines, en prenant pour prétexte la défense de la Foi. L'œuvre des missions fournit encore aujourd'hui le plus clair des revenus du Vatican.

Mais les foules d'à présent ne songent plus guère au salut ni à la *chrétienté* ; il leur faut des idéals plus modernes. On a inventé la *Patrie* et la *Civilisation*. Inutile de dire que nous ne civiliserons pas plus les Marocains que les nègres du Congo, à qui l'on coupe le nez ou les mains pour obtenir une bonne récolte de caoutchouc. Mais grâce aux mains coupées, à la famine, à l'alcool et à la syphilis dont nous les dotons, nous obtenons à bon compte ces délicieux pneumatiques qui ouatent les roues de mon automobile. Sans la « civilisation » et la théorie des « races supérieures », tout cela serait impossible.

De même, toujours en vertu des grands principes, il y aura de bonnes spéculations à faire prochainement sur les fonds marocains. Il n'en coûtera que 200 ou 300 millions aux contribuables français...

* *

Près de nous un ouvrier chômeur passait, pâle et hâve, suivie d'une fillette minée de phtisie.

— Voilà, dis-je, les Marocains que vous exploitez !

— Oh ! que ce soient ceux de Paris ou ceux de Fez, qu'importe ! répartit mon financier.

A ce moment, une jeune femme nous frôla, balançant sur ses hauts talons d'aimables rondeurs moulées dans une robe révélatrice. Jean Requin échangea avec elle un signe imperceptible ; puis, me quittant brusquement :

— Allons, dit-il, les affaires ont été bonnes aujourd'hui ; il faut s'amuser un peu.

Et par la portière de son auto, il me lança en riant : « Ce sont les Marocains qui paient !... »

— LESQUELS ??

Francis DELAISI

La Vie Ouvrière

Enfants d'Usine

* * *

La Chambre vient d'abolir le travail nocturne des petits verriers. Elle a supprimé la monstrueuse dérogation qui retenait les enfants, entre six heures du soir et cinq heures du matin, dans les halls torrides et près des fours ardents. Il a fallu dix-neuf ans à la Chambre pour comprendre qu'il était criminel d'infliger le labeur de nuit aux gamins de verreries. Souhaitons que le Sénat n'ait pas besoin d'un plus long délai pour arriver à la même constatation !

Souhaitons-le, car des milliers d'enfants souffrent, des centaines meurent en attendant que le Luxembourg ait ratifié le vœu du Palais-Bourbon !

* *

Il faut avoir assisté à la nuit des jeunes verriers pour connaître leurs souffrances. Ils prennent leur poste un quart d'heure avant les hommes. Ils préparent les places, ils vont chercher les seaux d'eau, ils brûlent les palettes, et les verriers arrivent, qu'ils secondent.

Il faut avoir vu les petits malheureux dans leurs besognes

LES HOMMES DU JOUR

spécialisées. Il faut les avoir vus transporter, 1.400 fois par nuit, les pièces du four à l'arche, tenir les moules qui pèsent quinze kilos, souffler le verre contenu dans les cannes que les ouvriers enfoncent dans leur bouche! Il faut les avoir vus lutter contre le sommeil qui les envahit. Il faut les avoir vus jouer pendant la pause, après le casse-croûte. Jeux lugubres! Une fois, l'un s'assit sur une cloche de verre contre laquelle un garnement lança un caillou. La cloche se brisa, le petit tomba, on le releva ensanglanté, il mourut.

* *

Lorsque les deux Chambres auront voté la disposition qui permettra aux enfants de dormir aux heures faites pour le repos, il ne faudra pas croire que le Parlement aura pris une mesure libératrice à l'égard des petites victimes. Il aura simplement desserré d'un cran les chaînes qui meurtrissent les enfants d'usine.

Ce qu'il faut obtenir, c'est, non seulement la suppression du travail nocturne en verrerie, mais encore l'interdiction d'employer dans cette industrie les jeunes gens qui n'ont pas dix-huit ans révolus. Le métier est assez pénible pour être réservé aux adultes.

* *

Ce qu'il faut obtenir aussi, c'est la protection réelle de tous ceux qui, dans l'atelier ou la manufacture, sont astreints à des travaux écrasants ou dangereux. A Aubervilliers, des fillettes de douze et treize ans sont occupées, dans les boyauderies, à nettoyer de répugnants déchets d'animaux. Elles plongent, tout le jour, leurs mains dans une eau chaude chargée de potasse à forte dose. Le caustique ronge leurs doigts, qui se couvrent de plaies. Elles gagnent deux sous de l'heure! Croyez-vous que leur place soit dans cette usine et qu'il est naturel de confier pareil ouvrage à des enfants? Croyez-vous que dans les scieries mécaniques où tournent ces grandes broyeuses qu'on nomme des machines-outils, croyez-vous qu'il soit bien, normal, d'y rencontrer des apprentis en sous-âge, des quatorze ans! Là, 90 p. 100 des ouvriers sont victimes d'accidents. N'y a-t-il pas péril effroyable pour les gamins qui ne peuvent, eux, avoir le sang-froid et déployer l'attention des hommes?

* *

La plainte des mutilés reste vaine. Dans un autre domaine, les intéressés dénoncent le poids excessif des fardeaux que les gosses traînent ou portent. Leur voix n'est pas entendue, ou plutôt si. Leurs doléances parviennent aux oreilles des ministres. Celui du Travail et de la Prévoyance sociale (M. Viviani à l'époque) prend un arrêté qui autorise les patrons à faire transporter par la jeune main-d'œuvre des poids supérieurs aux charges autrefois tolérées!

Ne concluons pas!...

L.-M. BONNEFF

DES LIVRES

• • •

Au Réveil de la Vie, poèmes, par Pierre-Charles JABLONSKY (Figuière). — Qu'on soit un briseur de rythmes, si le vers libre est une recherche et non pas une paresse. Qu'on ait une langue puérile, si l'idée est précieuse et profonde. Qu'un poème s'habille de loques si les déchirures du vêtement laissent voir la peau éclatante du génie. L'œuvre de M. Jablonsky ne montre par tous ses trous que la misère; de la misère... ou de la jeunesse, après tout. Il y a de ces vésanies qui s'attaquent aux jeunes et dont ils se guérissent plus tard, quand ils ont appris que l'art est un travail et l'originalité une récompense.

Les Ames de la Mer, par Emilie DE VILLERS (Figuière). — Mme Emilie de Villers chante aux rochers de Ploumanac'h la splendeur et la ruine des Atlantes. Une voix que j'honore lui a dit qu'elle avait une fougue et une beauté d'accent dont on chercherait en vain un autre exemple dans notre littérature. Son poème a été, au surplus, lauréat par l'Académie. Je puis donc, sans lui faire aucun tort appréciable, ne pas ajouter mon admiration à toute cette gloire. Il est certain que ses vers sont fougueux et qu'ils ont tous leurs pieds. On me dira peut-être que, par le temps qui court, c'est encore une originalité...

Les Bienfaits de l'Adultère, par Maurice MONTÉGUT (Lemerre). — Un roman parisien, très amusant et d'une parfaite, voire lyrique, immoralité. Mme Clémence Miroir, jolie petite bourgeoise, qui tient, rue de l'Echiquier, une librairie musicale mal achalandée, végète, comme une salade privée de soleil, en compagnie d'un ridicule, prud'homme et maigre bureaucrate de mari dont la semence parcimonieuse l'a engreuvée d'une rachitique géniture. Les deux enfants, laids comme des poux et bâtis comme l'as de pique, ne s'élèvent pas bien. On les mènera dans un trou pas cher, à Vieux-Port, pour que la mer leur fasse des os. L'air de la mer est très excitant et, à Vieux-Port, il y a bien des femmes du meilleur monde dont la cuisse est légère. Là, un jeune monsieur, Rodrigue de Bonaloi, arriviste sans scrupule et amoureux râblé, se promène comme un coq dans un poulailler et finit par s'unir à Mme Miroir dans un adultère éphémère, mais fécond, que Dieu bénit. Il en naît un petit Miroir putatif qui ne ressemble pas aux autres petits Miroir; qui est fort, qui est beau, qui est l'orgueil de la famille et bientôt son gagne-pain. Car, dès sa jeunesse la plus tendre, il sait se faire entretenir par les dames veuves et mères qui étendent leurs libéralités à tous les Miroir. Ne vous voilez pas la face: cette fortune qui tombe dans l'arrière-boutique de la rue de l'Echiquier vient d'une source un peu trouble, mais le courant s'en clarifie. Avec de l'argent de sa maîtresse, le beau Jean Miroir lance un moteur inventé par un ami pauvre; l'invention réussit, la maîtresse reçoit le centuple de ce qu'elle déboursa, tandis que les Miroir roulent carrosse. Vous voyez bien que cela devient moral! Il ne reste plus à Jean qu'à signer un livre à gros tirage qu'il n'a pas écrit mais qu'il a bien payé, qu'à épouser la belle-fille de M. de Bonaloi, devenu ministre, pour être un des rois de Paris. *Felix culpa!* murmure Mme Clémence qui voit son fils en passe d'être député et décoré, grâce à l'appui de M. de Bonaloi, dont les entrailles sont glorieuses d'avoir engendré en secret un garçon aussi débrouillard. Et M. Paterné Miroir, le père légal, n'est pas le moins satisfait. Pourquoi serions-nous plus sévères?

Toujours aimer, toujours souffrir... par René MAIZEROY (Lemerre). — C'est le titre d'une nouvelle, la première du livre qui en contient plus de vingt, des grandes et des petites; des contes d'Espagne, des contes de Paris et d'ailleurs, très variés de couleur et d'inspiration, cruels, mystérieux, patriotiques même, tous d'un écrivain de métier qui n'en craint point pour trousser un récit.

Octave BELIARD

REVUES A LIRE

La Grande Revue, la Société Nouvelle, le Divan, les Argonautes, le Penseur, Propos, l'Hexagramme.

•••••

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro La Vie et les Arts.